



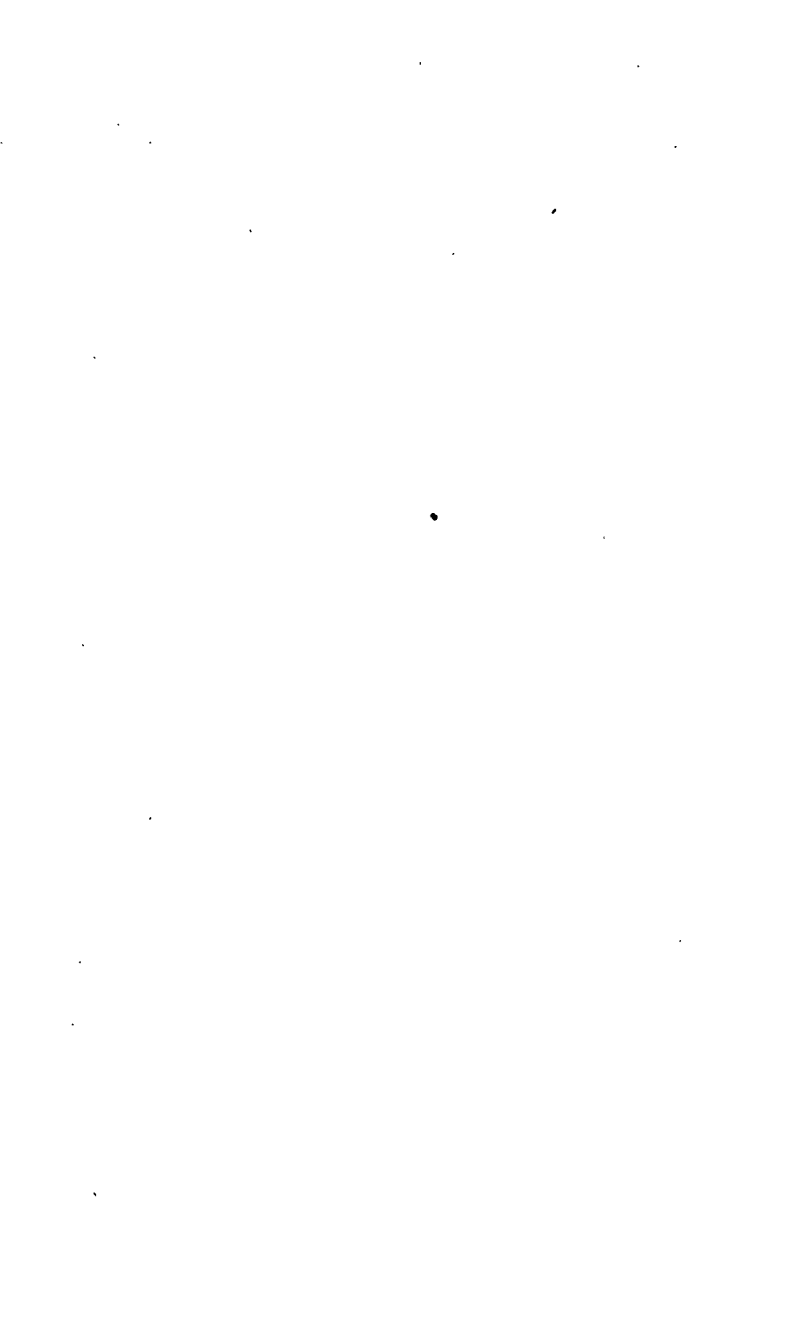
JEAN FRANÇOIS

L'AFFAIRE
RÖHM-HITLER

Nouvelle édition

nrf

GALLIMARD





Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

INTRODUCTION A LA NOUVELLE ÉDITION

L'ouvrage qui est réédité aujourd'hui avait été publié en 1939 quelques mois avant la guerre. A cette époque, les personnages, dont il y est question, jouissaient, dans tous les pays, de la considération de certains milieux qui se refusaient à les voir sous leur véritable aspect. Bien des événements, dont le plus notable avait été l'affaire du 30 juin 1934, pouvaient cependant, dès ce moment, fournir des indices sur leur mentalité et sur le danger qu'il y avait, pour la paix du monde, à avoir, à la tête de l'un des plus importants pays de l'Europe, une bande habituée à des règlements de compte si peu conformes aux usages du droit des gens ou de la simple morale.

Depuis lors, le monde entier a eu trop de raisons d'être éclairé sur le caractère véritable de ces gens qui — il faut bien le constater hélas! — ne sont qu'une émanation normale de l'Allemagne. Au moment où ceux qui subsistent encore sont jugés par le tribunal de Nuremberg, il nous a paru préférable de ne pas modifier une ligne à ce document, une des premières pièces du dossier. Il paraît tel qu'il avait été publié en 1939.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

En même temps qu'une étude psychologique sur chacun des protagonistes du drame, ce livre constitue un précis des événements qui se déroulèrent en Allemagne à la fin du mois de juin 1934.

Le lecteur trouvera dans ce récit des noms de lieux et de personnages, des dates et même des heures. Toutes ces indications ne sont ni des hypothèses, ni une tentative de reconstitution littéraire de circonstances demeurées jusqu'à présent mystérieuses. Elles correspondent à des faits.

Seule la décision qu'a prise l'auteur de garder l'anonymat et de taire ses sources d'information a permis la publication de ce livre.

Mars 1939.

CHAPITRE PREMIER

LES PERSONNAGES

Le chancelier Hitler. — Les véritables raisons de son succès. — Le vice-chancelier Frantz von Papen. — Le secret de Neudeck : Hindenburg, Schleicher, Papen et le rôle du colonel Oscar. — L'Armée. — Le général von Blomberg. — La S. A. — Röhm et les lansquenets. — La S. S. — Göring-Gæbbels-Strasser. — Les comparses et les outsiders : le Kronprinz, le Stahlhelm et l'évêque de Berlin.

Comme dans les tragédies de Shakespeare, un personnage principal rayonne sur les autres. Ceux-ci n'existent qu'en fonction de celui-là. Même absent de la scène, il domine toute l'action. Ce personnage, c'est le chancelier Hitler.

C'est lui le chef, c'est contre lui qu'aurait été organisé le complot, c'est en son nom qu'ont été frappés les coupables. Il se glorifiera de la répression comme d'un nouveau titre qu'il se serait acquis à la reconnaissance de l'Allemagne.

D'où vient-il ?

Fils d'un douanier autrichien, étudiant sans diplômes et sans ressources qui traîne autour d'écoles sans renommée, peintre en bâtiment, volontaire de guerre dans un régiment bavarois, puis, caporal démobilisé, se retrouvant sans emploi sur les pavés de

Munich où il exhale son amertume et, dans des réunions de brasseries, forge ses rêves, cet homme sorti du peuple paraissait marqué du signe des impuissants et des ratés. L'armée impériale n'avait pas cru qu'il pût faire jamais un chef de section convenable. Quelles furent les appréciations de ses anciens chefs sur ce soldat, certes courageux et discipliné, mais auquel ils se refusèrent à confier plus qu'une escouade? Aucun d'eux ne les a fait connaître. Après quatre ans et demi de campagne, Hitler se retirait sans pension et sans grade, n'ayant à invoquer dans la vie que sa qualité d'ancien soldat du front. Des millions d'hommes, en Allemagne et ailleurs, se trouvaient dans ce cas.

Que les événements aient réagi sur ce malheureux en en faisant un révolté est normal. Bien d'autres inconnus ont évolué alors dans le même sens. Seulement comme cet Autrichien était plus nerveux et plus sensible que les lourds Bavaoises au milieu desquels il vivait et que son exaltation et sa colère trouvaient, dans leur expression, une outrance et une fougue particulières, comme sa voix puisait dans les accents du terroir des inflexions d'une sincérité brutale et convaincante, comme il alliait à sa ruse et à son flair paysans une volonté tenace de primaire qui croit tout possible et ignore les leçons de l'expérience ou de la raison, comme la fortune enfin l'a favorisé, cet humble a finalement réussi et a vu, peu à peu, toute l'Allemagne synthétiser ses aspirations dans sa révolte.

Le personnage principal du drame est donc un homme du peuple d'Autriche ayant à sa disposition du matériel humain d'Allemagne. Évidemment cet Hitler est un Germain, mais c'est un Germain du Sud.

Il est né sur le versant des Alpes où il y a du soleil et où ont campé jadis les légions romaines préposées à la garde de la frontière, légions dont les soldats re-

crutés sur tout le pourtour de la Méditerranée plaisaient aux filles blondes des Goths. Or les ancêtres directs d'Hitler étaient des Goths, cousins de ceux qui s'installèrent en Gascogne et en Espagne et qui, mêlés aux populations locales, firent souche d'inquisiteurs et de conquistadores. Comme ces inquisiteurs, comme ces conquistadores, le chancelier du Reich a les cheveux bruns.

* * *

Quels étaient les événements auxquels, au lendemain de sa démobilisation, assistait cet homme et dont le spectacle réagissait sur ses sentiments et sur ses nerfs? Le pays qu'il avait choisi, pour lequel il avait exposé sa vie, était désaxé, déchiré, en proie tour à tour à des crises d'abattement ou de folie.

Lorsqu'ils avaient capitulé en 1918 les Allemands s'étaient imaginé recourir au seul moyen de mettre fin à leurs misères. Que ce moyen fût pénible n'importait plus : les Allemands en avaient assez de souffrir. Sur le plan national, leur amour-propre était prêt à tous les renoncements, à tous les sacrifices. Ils étaient disposés à céder des provinces. Sans qu'on le leur demandât, ils chassaient les maîtres qu'ils avaient servis; ils les eussent livrés sans vergogne. Ce peuple qui s'était valeureusement battu se montrait lâche dans la défaite.

Mais quand il s'apercevait que cette lâcheté ne lui avait servi à rien, que la fin de la guerre ne signifiait pas la fin de ses malheurs, qu'elle ne lui apportait pas ce bien-être matériel, cette possibilité égoïste d'oublier après lesquels il aspirait, avec toute la « Sehnsucht » latente dans son âme germanique, quand il continuait à souffrir d'un ravitaillement insuffisant, et qu'il voyait disparaître ce que la guerre avait épargné en Allemagne : l'ordre public et les

fortunes privées, l'Allemand ne comprenait plus ce qui lui advenait.

Ce n'était pas du jeu!

Et la stupéfaction de l'Allemand se transformait en fureur rageuse lorsqu'il découvrait que des réparations d'un montant tout d'abord non précisé, puis ensuite fixé à des taux astronomiques, le maintiendraient, non seulement lui, mais les enfants de ses enfants, dans cette insécurité et cette misère.

Lorsqu'un jour j'objectais à un Prussien qui se plaignait de « l'injustice » du traité de Versailles, les exemples donnés par l'Allemagne quand, se croyant victorieuse, elle avait imposé à la Russie, puis à la Roumanie, en 1918, les « diktats » d'asservissement de Brest-Litovsk et surtout de Bucarest, j'ajoutai :

« Notre propagande a là de merveilleux arguments qu'elle a tort de ne pas utiliser. Ils vous inciteraient dans vos récriminations à plus de pudeur. »

L'Allemand me détrompa :

« Comment pouvez-vous comparer des traités si dissemblables? Nous ne vous discussions pas le droit de nous détruire, de faire une paix de vainqueurs. Mais vous-même avez fondé votre traité sur des principes juridiques, vous-même nous avez fait des promesses. Si ces principes juridiques sont battus en brèche, si vos promesses n'ont pas été tenues, l'édifice, construit pourtant selon vos propres plans, n'a plus de bases et doit donc s'écrouler. A Bucarest, la Roumanie savait que le droit du plus fort l'obligeait à souscrire à un vasselage dont les conditions étaient précises; à Versailles, l'Allemagne recevait une leçon de morale sans savoir à quoi elle s'engageait. Vous-même, en ne demandant pas d'indemnité mais en nous mettant en pénitence, en nous promettant l'égalité des droits comme une récompense, vous-même avez voulu que Versailles ne soit pas une conclusion. »

Peut-être parce qu'il ne fut pas assez dur, en tout

cas parce qu'il ne constitua pas une opération de liquidation définitive, le traité de Versailles dont la diplomatie française (sinon la politique française) n'est pas responsable, fut évidemment un mauvais traité.

L'état d'incertitude, les possibilités de chicane qui en découlaient, la fièvre et le découragement qu'apportaient ses articles d'inspirations contraires sont à l'origine de ce mouvement de masses qui, prêtes à tout, ayant tout essayé sans briser la quadrature du cercle, n'avaient aucune raison de ne pas tenter une dernière fois leur chance en jouant, avec le fétichisme des joueurs désespérés, l'inconnue qui s'appelait Hitler.

L'Allemagne n'a pas désiré Hitler. Elle l'a joué, comme on lance, au hasard, une dernière carte dans laquelle on met tout son espoir, parce que des spectateurs à vos côtés l'affirment bonne et surtout parce qu'il ne vous en reste plus d'autre.

* * *

Si le problème est ainsi posé — et c'est ainsi qu'il doit l'être — l'on évoque aussitôt, précédant la foule anonyme des joueurs, le plus calculateur d'entre eux, l'homme de cercle et de champ de courses, l'aristocrate inquietant, plus soucieux de garder ses manières que de conserver son honneur, maladroit à force d'être habile, et l'on voit, second personnage du drame, apparaître Papen, qui fut le fourrier d'Hitler et qui, à la veille du 30 juin, est vice-chancelier de l'Empire.

Frantz von Papen est un ancien officier de cavalerie. C'est surtout un homme du monde, une personnalité influente du Club des Seigneurs qui est à Berlin ce qu'est le Jockey Club en France. Il se pique de n'être pas étroitement nationaliste et sait mettre en valeur les parentés qu'il possède à l'étranger; sa

femme n'est-elle pas sarroise et cousine d'un diplomate français?

Mais cet homme du monde n'a pas su toujours demeurer gentilhomme. Même pour le bien de son pays, il est des forfaitures que l'on se refuse à commettre, des gestes qui déclassent. M. von Papen, attaché militaire auprès d'un pays neutre, jouissant de toutes les immunités et privilèges attachés à cette charge et, en conséquence, ne courant même pas le risque qui, parfois, peut rehausser la trahison, n'a pas hésité à accomplir ces gestes. Il a placé des bombes, il a fait sauter des usines, il a tué en s'abritant derrière sa qualité de diplomate et, ce faisant, il a d'ailleurs mal servi les intérêts allemands car il a contribué à démontrer en 1917 aux Américains qu'il n'y avait pas de gentlemen en Allemagne.

Frantz von Papen assumera devant l'histoire une grande part de responsabilité dans l'entrée en guerre des États-Unis et, donc, dans la défaite de l'Allemagne. Il restera également l'homme qui a livré le Reich aux hitlériens. Il portera enfin le poids de cette journée du 30 juin qu'il provoqua par ses intrigues s'il faillit en être la victime.

* * *

C'est le vieux Président von Hindenburg qui a découvert von Papen. Cet homme de sa caste, amateur à la fois de chevaux et de politique, l'a tout de suite séduit quand son fils le colonel Oscar von Hindenburg l'a amené à la Présidence. On plaignait jadis, en France, le Président Grévy d'avoir un gendre. Hindenburg a un fils.

Pour comprendre ce qui s'est passé le 30 juin, il est nécessaire de revenir sur les conditions mystérieuses dans lesquelles la conjonction Hitler-Papen s'est opérée et de jeter quelque lumière sur les in-

trigues qui ont précédé, de 1931 à 1933, la remise du pouvoir à Hitler.

Autour du fils du Président gravite à cette époque une camarilla d'ambitieux faite d'officiers arrivistes, de demi-soldes qui cherchent un emploi dans la politique et surtout de châtelains de la région de Neudeck, la terre de Prusse orientale d'où les Hindenburg sont originaires. Ces châtelains sont pauvres : la guerre, le machinisme les ont ruinés et ils trouvent injuste que la caste qui a fait la grandeur de la Prusse, puisqu'elle lui a fourni son corps d'officiers, en soit réduite à vendre ses biens. Ils comptent sur leur ami Oscar pour les aider et faire comprendre à son père que sauver les junkers est une nécessité sociale : au même titre que les chômeurs ils doivent recevoir des secours, crédits à fonds perdus ou dons gratuits, qui leur permettront de se maintenir dans leurs gentilhomnières de l'Est.

Depuis que sa réélection à la Présidence en 1931 a fait apparaître le Maréchal comme une personnalité dont l'autorité s'étend jusqu'aux groupes les plus avancés de la gauche, les junkers ne doutent plus qu'il ne soit capable d'imposer au Parlement un projet qu'ils appellent « un projet de paix sociale » mais qui risque — les plus intelligents d'entre eux s'en rendent compte — d'être aussi impopulaire dans le pays que, jadis en France sous la Restauration, la loi du milliard des émigrés.

L'ancien chambellan von Oldenburg entretient sans cesse le colonel Oscar de la combinaison géniale qu'il a mise sur pied : le « secours de l'Est ». Si l'État en assume les frais, le domaine de Neudeck, entre autres, retrouvera son importance de jadis. Sans attendre d'ailleurs que la loi qu'ils escomptent soit adoptée, les propriétaires de l'Est se cotisent pour acheter les terres qui entourent Neudeck et en font hommage au Maréchal. Le « vieux monsieur », à 85 ans, voit

réaliser le rêve de toute sa vie : récupérer ce que ses parents avaient dû vendre. Convaincu par son fils, il accepte le cadeau que lui font ses camarades, les hobereaux, sans se rendre compte qu'il s'agit là d'un pot-de-vin qui va le lier. Et quand des entrefilets de presse font allusion, avec ironie, aux accroissements de Neudeck, le « vieux monsieur » se fâche. Ces gens de gauche ne respectent décidément rien.

Depuis l'été 1931, la politique présidentielle est dominée par la pensée de Neudeck. Selon qu'ils approuvent ou qu'ils critiquent les agissements du « secours de l'Est » et la gestion, plus que suspecte, des subsides finalement remis à cette organisation, les hommes politiques deviennent, aux yeux du Maréchal, de bons ou de mauvais Allemands. C'est dans la camarilla d'Oscar que se trouvent — et pour cause — les plus grands amis de Neudeck. Le fils du Président les invite dans la propriété restaurée. Ce sont des gens charmants qui comprennent toute la joie du grand vieillard à se promener, avec ses petits-enfants, parmi ses rosiers, dans le vieux parc planté par ses ancêtres.

Parmi eux il en est deux qui plaisent particulièrement au Maréchal. Le premier c'est Papen. Ce catholique de l'Ouest reconnaît le bon droit des hobereaux luthériens de l'Est. Il n'a donc pas l'étroitesse d'esprit d'un Brüning bien qu'il appartienne, lui aussi, au parti du centre. L'autre est un officier du grand état-major. Il s'appelle von Schleicher et dirige à la Bendlerstrasse le bureau politique. Ses fonctions l'ont mis en relations avec tous les personnages marquants des derniers Reichstags. Il les jauge en quelques phrases et en trace des portraits qui amusent le Maréchal. Schleicher a des idées; il les expose avec clarté. Il est patriote sans être sectaire. Et surtout c'est un soldat.

Hindenburg adopte ces deux hommes et croit

pouvoir, grâce à eux, se débarrasser des politiciens qui l'ont fait réélire Président mais qui ergotent à propos du « secours de l'Est » et de Neudeck. C'est à cause de Neudeck que Brüning est renvoyé. Papen est chancelier, Schleicher vice-chancelier, puis, peu après, les rôles sont intervertis et Schleicher prend la tête du Gouvernement. Papen, demeuré auprès de lui, ne le lui pardonnera pas. Il le dessert dans l'esprit du Maréchal. Il arrive à le présenter comme un « ennemi de Neudeck ». En même temps, avide de reprendre le pouvoir, il cherche de nouveaux alliés. A l'insu de Schleicher il rencontre Hitler, il s'abouche avec lui. Si le parti national-socialiste accepte de laisser dans l'ombre toutes les histoires du « secours de l'Est » Papen se fait fort de faire tomber les préventions du Président contre Hitler.

Le pacte est conclu.

Pour avoir, une fois responsable des destinées de l'Allemagne, négligé la camarilla qui avait fait sa fortune, Schleicher est congédié comme l'avait été Brüning. Le « secret de Neudeck » exploité par Papen, a livré le pouvoir à Hitler. Papen reçoit des nazis son salaire : la vice-chancellerie dans le cabinet hitlérien ¹.

Il était indispensable, avant de parler du drame du 30 juin, d'évoquer le « secret de Neudeck » qui a joué un rôle déterminant dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine. En juin 1934, les traces laissées par ce « secret » sont demeurées ineffaçables. Le vieillard que toute l'Allemagne révère encore, mais qui n'est plus, sans doute, qu'un égoïste gâteux, accepte Hitler. Non pas qu'il l'aime ! C'est à ses yeux un pis-aller mais Hitler le laisse tranquille et ne

1. Ce serait chez M. von Ribbentrop, ancien officier, représentant en Allemagne de vins de Champagne, que le Führer aurait, pour la première fois, pu s'entretenir avec Papen. D'où la fortune de Ribbentrop.

touche pas aux choses qui lui sont chères. Hindenburg n'apprécie plus que Papen et Papen lui garantit Hitler. En revanche il déteste Schleicher qu'il accuse d'avoir trompé sa confiance et contre lequel le perfide Papen entretient habilement sa rancune.

Hitler décidé, pour ménager le « vieux », à tolérer un Papen qu'il méprise et une camarilla qu'il saura empêcher d'intriguer plus avant, ne pardonne pas, de son côté, à Schleicher d'avoir, étant chancelier, interdit le port des chemises brunes. Mais il le redoute car Schleicher a conservé son influence sur l'armée.

* * *

L'armée!

En réalité personne ne sait à qui elle est prête à obéir : à Hindenburg? à Hitler? à Schleicher?

Tandis que le nouveau chancelier bouleverse toutes les vieilles institutions du pays, elle ne s'est pas encore prononcée. Jusqu'à présent elle a gardé ceux de ses officiers dont le sang aryen n'est pas pur. Il n'y a pas eu de changements notables dans le grand état-major.

En principe, cette armée est toujours la Reichswehr du traité de Versailles, une armée de métier de 100.000 hommes, composée uniquement de vétérans. Ses officiers, ses soldats sont triés. Les hommes, colosses à l'allure impeccable, rappellent les grenadiers du Roi-Sergent.

En fait cette armée est en pleine évolution. Le réarmement de l'Allemagne ne date pas d'Hitler. Les audacieux projets, mûris depuis des années, sont sortis avant lui de ce que l'on pourrait appeler la phase du laboratoire. Lorsque Hitler est arrivé au pouvoir, il existait déjà un peu partout en Allemagne des camps interdits où les techniciens venaient étudier les réalisations pratiques des plans jusqu'alors précautionneusement dissimulés dans les cartons du



L'ALLEMAGNE

(Extrait du Catalogue)

ÉTUDES, DOCUMENTS et TÉMOIGNAGES FRANÇAIS

La date indiquée est celle de la première publication en librairie

- | | |
|---|--|
| <p>1915
PAUL VALÉRY
Une Conquête méthodique</p> <p>1917
CHARLES PÉGUY
Clio</p> <p>1918
JACQUES RIVIÈRE
L'Allemand
<i>(Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre)</i></p> <p>1923
CHARLES PÉGUY
Note conjointe sur M. Descartes</p> <p>1924
ANDRÉ GIDE
Incidences</p> <p>1928
WLADIMIR D'ORMESSON
La Confiance en l'Allemagne ?</p> <p>1932
GÉNÉRAL NOLLET
Une expérience de Désarmement
<i>(Cinq ans de Contrôle militaire en Allemagne)</i></p> <p>JACQUES DECOUR
Philisterburg</p> <p>1933
RENÉ LAURET
Le Théâtre allemand d'aujourd'hui</p> <p>1935
ANDRÉ MALRAUX
Le Temps du Mépris</p> | <p>1937
MAURICE BEDEL
Monsieur Hitler</p> <p>1938
GUY MAZELINE
Scènes de la Vie hitlérienne</p> <p>DENIS DE ROUGEMONT
Journal d'Allemagne</p> <p>1939
MARC BERNARD
La Conquête de la Méditerranée</p> <p>JEAN FRANÇOIS
L'Affaire Röhm-Hitler</p> <p>EDMOND VERMEIL
L'Allemagne
<i>(Essai d'Explication)</i></p> <p>1940
PAUL CLAUDEL
Ainsi donc encore une fois</p> <p>HENRY ROLLIN
L'Apocalypse de notre Temps</p> <p>EDMOND VERMEIL
Hitler et le Christianisme</p> <p>1945
ALBERT CAMUS
Lettres à un Ami allemand</p> <p>1946
JANINE BOISSOUNOUSE
Maison occupée</p> <p>JULIEN UNGER
Le Sang et l'Or
<i>(Souvenirs de Camps allemands)</i></p> |
|---|--|

ÉTUDES, DOCUMENTS et TÉMOIGNAGES ALLEMANDS

La date indiquée est celle de la publication en librairie de la traduction

- | | |
|---|---|
| <p>1924
WALTER RATHENEAU
Le Kaiser</p> <p>1931
E. J. GUMBEL, B. JACOB
et E. FALCK
Les Crimes politiques en Allemagne (1919-1929)</p> <p>OSWALD SPENGLER
Le Déclin de l'Occident
I. - Forme et Réalité</p> <p>1932
BARON VON DER LANCKEN
Mémoires</p> | <p>1932
Lettres d'Étudiants allemands tués à la Guerre (1914-1918)</p> <p>1933
HEINRICH MANN
La Haine
<i>(Histoire contemporaine d'Allemagne)</i></p> <p>OSWALD SPENGLER
Le Déclin de l'Occident
II - Perspectives de l'Histoire universelle</p> <p>1934
ALFRED APFEL
Les Dessous de la Justice allemande</p> <p>1940
HERMANN RAUSCHNING
La Révolution du Nihilisme</p> |
|---|---|